66e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 26 28 JUIN 1956

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

R. DESVOYES
Chanoine honoraire de Langres
Codirecteur

L'IDÉE MISSIONNAIRE DANS LA BIBLE[1]

« Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur terre. Allez donc ! De toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tous les commandements que je vous ai donnés. Et maintenant, moi, je serai avec vous toujours, jusqu'à la fin du monde » (Math., XXVIII, 18-20).

Voilà la formule, nette et suffisante, qui fonde le devoir missionnaire. Elle est prononcée par le Christ de Pâques, à ce moment où l'Eglise est lancée ; c'est presque le *Chant de départ* de l'Eglise.

Comment cette parole décisive s'insère-t-elle dans l'histoire du salut ? Survient-elle inattendue ou a-t-elle des références plus anciennes ?

Essayons de donner la réponse de l'exégèse, en repérant le cheminement historique d'un thème dont chacun pressent le caractère central, puisqu'il se trouve lié à d'autres thèmes fondamentaux, comme le thème monothéiste ou celui du salut. Nous disons: cheminement historique, et cela nous impose de lire les textes dans leur ordre d'apparition, en respectant cette dimension historique suivant laquelle Dieu a présenté sa Révélation. De ce cheminement nous verrons bien, en fin de piste ,l'aboutissement merveilleux, mais je pense qu'auparavant nous en saurons un peu la direction. De plus, cette marche ne ressemble pas précisément au déroulement bien ordonné d'une thèse. La Bible rappelle moins un manuel aux paragraphes clairs qu'un libretto d'itinéraire ; on y suit un mouvement vivant, avec ses avancées et ses reculs ; une logique secrète n'est évidemment pas absente de ce progrès, « dialectique » qu'en exégète je vais essayer de retracer.

TRIPLE DISTINCTION PRELIMINAIRE

Mais d'abord je veux distinguer l'idée missionnaire de ce qui en est apparemment voisin.

a) C'est ainsi que l'idée universaliste se distingue de l'idée missionnaire. La première synthèse historique que contient la Bible, et qu'on appelle chez les exégètes le document Yahwiste, nous présente dès son début des vues nettement universalistes. Adam y apparaît comme un personnage, mais c'est plus qu'un personnage, c'est l'humanité prise à sa racine[2]. Nous avons en lui un symbole réel de toute l'humanité. En Adam, l'humanité entière sent son unité, son appel au salut, sa solidarité dans le péché et la promesse. Et un jour saint Paul le comprendra bien quand il parlera du Nouvel Adam en qui est assurée réellement une reprise de l'humanité.

Sur ce fond solide, et jamais oublié, le Yahwiste raconte l'élection d'Abraham. A son élu, Dieu déclare : « En toi, toutes les familles de la terre seront bénies » (Gen., XII, 3). Universalisme encore. L'auteur sacré regarde du côté de l'eschatologie et dit équivalemment : la fin correspondra au commencement ; l'unité, symbolisée par Adam, se renouera par le moyen du peuple choisi. Mais cette annonce universaliste n'implique nullement un devoir missionnaire pour Abraham, c'est-à-dire participation d'une activité humaine à la conversion des « familles de la terre ». Et si jamais Abraham s'y est essayé, en prenant pour concubine légale Agar l'Egyptienne, il n'a pas eu de chance, nous le savons bien...

Nous saisissons donc dans la Bible une idée universaliste qui ne débouche pas précisément en attitude missionnaire. Et ce que je dis là a quelque importance, pour comprendre par exemple l'attitude spirituelle des sectaires de Qumrân, peut-être même tel passage du IVe Evangile.

b) Deuxièmement, il faut encore distinguer l'idée missionnaire de la puissance de sympathie, d'accueil, et d'ouverture qui est un fait biblique extrêmement fréquent[3].

Je vais prendre exprès comme exemple le prophète le plus particulariste, le moins ouvert apparemment dans cette direction, puisqu'il va orienter tout le judaïsme dans un sens de rétraction : le prophète Ezéchiel. Ezéchiel veut-il choisir des gens agréés de Dieu, il n'en prend que trois, et en dehors du peuple élu. Ecoutons Yahvé qui parle : « Fils de l'homme, si un pays commettait contre moi le péché d'infidélité et si je déchaînais contre lui la famine et qu'il eût ces trois hommes chez lui, *Noé, Danel* et *Job*, eux sauveraient leur vie par leur justice ; ils ne sauveraient ni fils ni filles ; eux seuls seraient sauvés ». (Ez., XIV, 13 ss.).

Noé, Danel, Job. Noé qui sauva sa famille du déluge ; Danel, ce juste païen, ce juge-roi que les textes de Ras Shamra nous ont découvert, et qui sauve également ses enfants ; Job enfin, cet Edomite, situé expressément hors d'Israël, voilà

[1] Conférence donnée à la Chaire des missions de Lyon, sous la présidence de Mgr Maury.

[2] Idée de la « corporative personality ». Voir art. *Messianisme* dans le *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, t. v, c. 1171.

[3] Voir Daniélou, *Les saints païens de l'Ancien Testament*, Paris, Edit. du Seuil, 1955.

ceux que cite le prophète Ezéchiel comme paradygmes et exemplaires de l'humanité.

En général, je crois qu'on ne peut pas lire la Bible sans être frappé de cette faculté d'accueil et d'assimilation qui compose avec celle de filtrage et de choix. Le devoir missionnaire suppose peut-être la puissance de sympathie, mais ce n'est pas la même chose.

c) Troisièmement, distinguons encore l'idée missionnaire, car ce n'est pas toujours distingué dans les livres [4], de ce que j'appellerais un processus normal d'intégration, de recrutement du peuple d'Israël. Ce peuple dans ses guerres a fait des prisonniers, et surtout (à cause de l'anathème qui sacrifiait les hommes) des prisonnières (voir le cas de la belle captive en Deut., XXI, 10-14). Il est certains que ces gens-là adoptaient le comportement religieux d'Israël ; la femme imitait son mari. Il est certain aussi que, dans le culte, on utilisait des indigènes non circoncis qu'on assimilait peu à peu ; que les métèques (*gèrim*) devenaient des Israélites de seconde zone, mais des Israélites quand même. Une politique d'amalgame semble avoir été pratiquée par David, notamment après la conquête de Jérusalem. Les mariages avec les étrangères augmentaient les effectifs yahwistes. Le livre de Ruth, par exemple, nous montre comment cette charmante personne, à la mort de son mari, veut rester en Israël ; elle dit à sa belle-mère : « Ton Dieu sera mon Dieu » (Ruth, I, 16). Aux termes du Deutéronome (XXIII, 8-9) l'Edomite et l'Egyptien peuvent demander à faire partie d'Israël. Tous ces faits représentent un processus normal d'intégration, d'assimilation, et non une idée missionnaire ; on pouvait relever des habitudes pareilles chez tous les voisins d'Israël.

* *

I. — L'ANCIEN TESTAMENT

Ayant ainsi distingué l'idée missionnaire de l'idée universaliste, de la puissance de sympathie et du processus d'intégration, abordons l'étude du thème missionnaire dans l'Ancien Testament.

Le peuple élu

Ce qui attire tout d'abord l'attention, le fait fondamental, c'est le fait de l'Alliance. Israël a été choisi. C'est sa foi comme c'est la nôtre. « Voici un peuple, dit le devin Balaam, qui a sa demeure à part et qui n'est pas rangé parmi les nations » (Num., XXIII, 9). Et le prophète Amos dira au nom de Yahweh : « C'est vous seuls que j'ai aimés d'amour parmi toutes les familles de la terre. Voilà pourquoi je vous tiens à l'œil pour tous vos péchés » (Am., III, 2).

Israël est le peuple choisi, le peuple en situation d'Alliance. Qu'est-ce que cela veut dire ? L'Alliance dit d'abord une cohésion interne, une solidarité vivante et chaude ; on est « les os et la chair » les uns des autres ; on fait partie d'un même organisme ; on est lié, on est responsable ensemble. On dira un peu plus tard — au moment du Deutéronome [5] — qu'on est un peuple de frères ; on chantera cette fraternité israélite et l'on essaiera d'en faire une réalité pour les déshérités, l'orphelin, la veuve, le métèque ou le lévite. Et cette fraternité s'affirmera en particulier aux fêtes, qui rassemblent Israël. Car cette cohésion se fait sous le regard et la mouvance de Dieu : l'Alliance est une alliance avec Dieu ; elle est pour ainsi dire suspendue à Yahweh.

Yahweh a choisi Israël comme prémices (Jer., II, 3), comme premier-né (Ex., IV, 22), comme un peuple de prêtres (Ex., XIX, 6). Ces énoncés montrent assez que l'universalisme reste toujours la toile de fond.

Mais, pour le moment, toute l'attention de Dieu, pour ainsi dire, est sur ce peuple. Il exige de lui, pour qu'il garde sa cohésion, un culte et un engagement moral, mais le Seigneur, lui, s'engage à intervenir dans les événements de l'histoire pour faire le bonheur de son peuple. Il y a des signes de ce bonheur. Le signe essentiel, c'est l'héritage, c'est-à-dire la terre de Yahweh où l'on vit intensément. *Vita vivere in terra viventium.* Telle est l'*aura* affective et la chaleur de l'Alliance que la Bible compare continuellement à un mariage. Il y a entre Yahweh et les siens le lien d'un mariage dont on énumère toutes les phases et vicissitudes historiques : fiançailles, jalousie, séduction, adultère, veuvage, divorce, reprise de la vie commune.

Cette conception de l'Alliance a persisté même quand les prophètes insistèrent davantage sur le fait que Dieu gouvernait toutes les nations, et les châtiait selon les normes d'un droit international dont Lui était le garant (Am., I-II). Au dire d'Amos, la conversion du seul Israël intéresse vraiment Yahweh (Am., IX, 10 s. ; V, 15) ; on ne parle jamais de la conversion des nations. Chez Osée (XIV, 2 ss.) c'est la même perspective. Nous sommes au VIII^e^ siècle.

Voilà la première étape de notre itinéraire. Israël est le peuple élu, le peuple choisi pour collaborer au Règne de Dieu [6]. Mais où cela le conduit-il ? Il ne semble pas s'en douter. On vit chez soi et entre soi. Pour qu'on sorte de cette première phase, il faudra qu'une épreuve arrive ; alors pour ainsi dire, Israël aura conscience de ne plus monopoliser l'attention de Dieu. Dans la Bible, une souffrance est toujours une occasion de prendre conscience de quelque chose de neuf. Cette nouveauté, c'est la grande crise internationale du VIII^e^ siècle qui va y faire accéder.

Le peuple témoin

Au VIII^e^ siècle, attaque des Assyriens contre l'ouest du Croissant fertile. Une espèce de *Drang nach Westen.* L'arrivée du rouleau assyrien. Un déferlement d'armées de toutes origines. Une politique de déportation et de peuplement, de brassage

[4] Voir Max Löhr, *Der Missionsgedank im A. T. Ein Beitrag zur Altt. Religionsgeschichte*, Fribourg en Brisgau, 1896. De même E. Jacob, *Théologie de l'Ancien Testament*, 1956, p. 176 ss. où se trouve une bonne bibliographie.

[5] Voir G. von Rad, *Studies in Deuteronomy*, Londres, 1953.

[6] Voir A. Neher, *Amos. Contribution à l'étude du prophétisme*, Paris, 1950.

de peuples. Voilà comment apparaît à l'historien cette course à l'Ouest pratiquée par les Empires orientaux du VIII[e] au VI[e] siècles.

Comment cela se traduit-il pour Israël ?

Par un échec humain total. Israël, comme un fétu de paille, est emporté. Samarie, conquise, est réduite en province assyrienne ; bientôt la Judée est à moitié démembrée et vassalisée en attendant que, au VI[e] siècle, tout croule et que l'Etat juif, le Temple et l'arche d'Alliance n'existent plus. Echec humain d'Israël. C'est quand Israël est dans l'échec qu'il est le plus intéressant. Cet échec, il faut l'expliquer. Et les prophètes n'y manquent point en y dénonçant la suite et le signe du péché.

« C'est vous seuls que j'ai aimés d'amour parmi toutes les familles de la terre. Voilà pourquoi je vous tiens à l'œil, pour tous vos péchés » (Am., III, 2). Idôlatrie ou immoralité, le péché est un échec à Dieu, mais qui amène finalement l'échec d'Israël. Toutefois en le déclenchant, Yahvé a accompli pour ainsi dire un acte à double effet. Car de cet échec — *humanum dico !* — normalement son propre détriment doit sortir. Dans la mesure où Israël, peuple de Dieu, était un signe de Dieu, il a voilé la gloire de Dieu devant les nations : « Vous profanez mon Nom au milieu des nations », tel sera, un jour, le slogan d'Ezéchiel. C'est que la grâce de l'Alliance était aussi la grâce d'un peuple témoin.

Le devin Balaam avait dit : « On n'aperçoit pas de malheur en Jacob ; on ne voit pas de souffrance en Israël. Yahweh son Dieu est avec lui ; chez lui retentit l'acclamation à un Roi. » (Num., XXIII, 21). Voilà l'état normal où l'on doit voir Israël. Alors les nations — et Balaam, un étranger, est leur représentant — peuvent dire : c'est le peuple de Yahweh ; Yahweh réussit en son dessein.

Le petit psaume 67 lu dans cette perspective est particulièrement suggestif.

« Que Dieu nous soit favorable et qu'il nous bénisse !
Qu'il nous montre un visage favorable,
Afin qu'on connaisse sa voie sur la terre,
Son salut parmi toutes les nations !
Que les peuples te louent ô Dieu !
Que les peuples te louent tous !
Notre terre a donné son produit
Yahvé, notre Dieu nous bénit.
Que Dieu nous bénisse
et toutes les extrémités de la terre le révèreront. »
(Ps. LXVII, 1-3, 6-8).

Quand donc Israël se trouve en état de diminution et de moindre bénédiction, il ne joue plus comme il faudrait son rôle de témoin de Dieu parmi les nations.

Alors, que dire de cette époque où précisément Israël est en train de se réduire comme une peau de chagrin ? N'est-ce pas l'occasion justement d'en appeler au Seigneur. Que Sion redevienne puissante et même qu'elle devienne centre ! Ce rêve, cette attente, cette annonce s'expriment dans la grande prophétie d'Isaïe (II, 2-4) où l'on relève la première trace d'une aspiration vraiment missionnaire.

« Il arrivera à la fin des jours
que la montagne de la maison de Yahweh
sera établie à la tête des montagnes,
élevée au-dessus des collines.
Et vers elle toutes les nations afflueront
et beaucoup de peuples iront en disant :
Venez, montons à la montagne de Yahweh,
à la maison du Dieu de Jacob ;
Il nous enseignera ses voies
Et nous marcherons dans ses sentiers.
Car de Sion sortira l'enseignement
Et de Jérusalem la parole de Yahweh.
Il sera l'arbitre entre les nations.
Il jugera beaucoup de peuples.
Ils forgeront leurs épées en socs de charrue
et leurs lances en faucilles.
Une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre.
On n'apprendra plus la guerre. »

Il y a de tout dans ce texte : l'aspiration à la paix, la nostalgie de la domination, mais aussi le désir de remplir son rôle de peuple témoin.

Le peuple missionnaire

Jérusalem est ainsi le signe de crédibilité et le point de ralliement de l'univers. Quand vous lirez les Psaumes, vous serez certainement frappés de la fréquence de cette expression « devant les nations », « devant les rois », « parmi les peuples » [7]. Tout le temps on rend témoignage. Israël rend témoignage par le simple fait qu'il existe. Peuple élu, peuple témoin ; mais il faut aller plus loin : peuple missionnaire. Et ce pas décisif est sans doute la grâce propre de l'Exil. L'Exil a été un tournant pour Israël. Il a tout perdu. Plus d'Etat, plus de centre religieux, tout juste les Ecritures par lesquelles il témoigne toujours, notera le Second Isaïe [8]. Ce fut un tournant en ce sens encore qu'Israël a été mêlé plus profondément aux peuples de l'Orient ; a découvert les nations avec leurs défauts, avec leurs qualités aussi ; a pris langue avec eux.

C'est un tournant pour Israël. Israël a approfondi sa vocation durant l'Exil. Il l'a relue à travers les grandes figures de son passé. Abraham qui était, lui aussi, apparemment sans importance au milieu de peuples païens et qui a été le porteur du monothéisme. David dont on dit qu'il a chanté devant les rois les grandeurs de Dieu (Is., LV, 4 ; cf. Ps. XVIII, 44). Moïse enfin qui fut, devant le monde égyptien, acteur dans l'antique exploit de Yahweh, l'Exode d'Israël. Toute cette histoire ancienne va se renouveler.

Pourquoi ? Parce que Yahweh lui aussi, si l'on peut dire, est acculé à une décision. Il est forcé d'agir pour, dit-il lui-même, ne pas laisser sa gloire à d'autres dieux, à des idoles (Is., XLII, 8). Il va agir et mener.

Et nous voici maintenant devant un Israël qui comprend sa mission. Celle-ci sera d'amener les Gentils à reconnaître la gloire de Yahweh. Cette gloire de Yahweh va s'étaler quand Yahweh rétablira Israël dans sa terre complètement, comme jadis. Il y aura une véritable stupéfaction chez eux, qui sera le point de départ d'une conversion. Ils se convertiront devant cette intervention divine qu'immédiatement on exploitera par un prosély-

[7] Par exemple Ps. CXIX, 46 ; XVIII, 50 ; LVII, 10.
[8] Is. XLII, 9 ; XLIII, 10 s. ; XLIV, 6 ss. ; Comp. Rom., IX, 5.

tisme. C'est la première fois, dans la Bible, que nous allons rencontrer l'idée nette d'une propagande religieuse :

« Tournez-vous vers moi et vous serez sauvés,
de tous les coins de la terre,
car je suis, moi, Dieu, l'unique.
Je l'ai juré par moi-même ;
de ma bouche est sortie la vérité, une parole qui ne [sera plus révoquée.
Tout genou fléchira devant moi
et par moi toute langue prêtera serment.
En Yahweh, dira-t-on de moi,
il y a la victoire et la force.
On viendra à lui... (Is. XLV, 22-24).
Celui-ci dira : « Je suis à Yahweh ! »
Celui-là prendra le nom de Jacob.
Un autre écrira sur sa main « A Yahweh »,
et il prendra pour nom le nom d'Israël ».
(Is, XLIV, 14-15).

Ainsi l'essor missionnaire est entrevu. La vision s'approfondit encore le jour où l'auteur fixant plus nettement l'avenir pense que cette prédication se continuera par le Serviteur de Yahvé.

« Voici mon serviteur que je soutiens,
mon élu en qui mon âme se complait ;
sur lui j'ai mis mon esprit.
Il annoncera la religion aux nations.
Il ne crie point ; il n'élève pas la voix.
Il ne fait point retentir des clameurs dans la rue.
Il ne brise pas le roseau froissé.
Il n'éteint pas le lumignon qui fume encore.
Il annonce fidèlement la religion.
Il ne se lasse pas ; il ne se décourage pas
qu'il n'ait établi la religion sur la terre. »
(Is. XLII, 1-4).

La parole et aussi le martyre.

« Il n'avait ni beauté ni éclat pour attirer les regards,
ni grâce pour nous plaire ;
méprisé, dédaigné des hommes,
homme de douleur connaissant la souffrance,
devant lequel on se voile le visage,
nous l'avions méprisé, nous n'en faisions point cas.
Et cependant c'était nos maladies qu'il portait,
et nos douleurs dont il était chargé...
il a été meurtri à cause de nos péchés,
brisé à cause de nos iniquités.
Le châtiment qui nous apporte la paix était sur lui,
et par ses blessures nous avons eu la guérison.
Nous étions comme des brebis errantes ;
chacun suivait son chemin,
mais Yahweh a fait retomber sur lui l'iniquité de [nous tous...
Fidèlement, il a offert sa vie en expiation,
Et par sa main le dessein de Yahweh a prospéré. »
(Is., LIII, 2-6, 10).

C'est une vue prophétique. Qu'il s'agisse ici d'Israël ou d'un représentant qualifié d'Israël — le Messie — les conditions de la mission sont définies, qui restent les mêmes aujourd'hui comme dans la vision du grand Anonyme de l'Exil [9].

Jérusalem ville entr'ouverte

C'est une charte de missionnaire qui nous est donnée en ces pages vibrantes, écrites à la fin de l'Exil ou aux débuts du Retour. Israël, peuple élu, peuple témoin, devient le peuple missionnaire. Est-ce bien vrai ? Est-ce que ces belles espérances ne vont pas être paralysées ? Un mouvement aussi neuf ne va-t-il pas composer avec tant de ressentiments accumulés au cours des siècles contre les nations persécutrices ? La haine pour Babel ou pour Edom est si vivace au même moment :

« Souviens-toi, Yahweh, contre les enfants d'Edom
de la journée de Jérusalem.
Ils disaient : « Rasez, rasez,
jusqu'à ses fondements ! »
Fille de Babylone la dévastatrice,
heureux celui qui te rendra
le traitement dont tu nous a gratifiés !
Heureux celui qui saisira et écrasera
tes petits enfants contre la pierre ! »
(Ps., CXXXVII, 7-9).

Certes on ne pourra plus abandonner cette idée qui s'est fait jour, l'idée d'une conversion du monde ; mais on va la mélanger de sentiments très humains et l'empêcher de se déployer à fond.

Déjà dans le Second Isaïe, nous avions parfois ce mélange qui scandalise ceux qui oublient que l'Ancien Testament est le temps de la pédagogie patiente de Dieu (Rom., III, 26) :

« Ainsi parle Yahweh :
les gains de l'Egypte et les profits de l'Ethiopie
et les Sabéens à la haute taille
viendront à toi et seront à toi.
Ils te suivront ;
ils viendront enchaînés se prosterner devant toi.
Ils te supplieront :
« Seul tu as Dieu l'unique...
En vérité, tu es un Dieu caché,
Dieu d'Israël, ô Sauveur ! » (Is. XLV, 14-15).

Ce programme de conversion consiste au fond à s'assimiler à Israël en gardant une situation de seconde zone à l'intérieur du Peuple de Dieu. Telle est du moins la perspective la plus caressée. Je cite par exemple un texte qui se situe après le retour :

« Les étrangers seront là pour paître vos troupeaux :
les fils de l'étranger seront vos laboureurs et vos vi- [gnerons.
Mais vous, on vous appellera les prêtres de Yahweh,
les ministres de votre Dieu.
Vous mangerez les richesses des nations ;
vous ferez vôtres leur magnificence. » (Is., LXI, 5-6).

Parfois on nous les montre invités à Jérusalem pour y faire le même culte que les Israélites, mais ils le font en inférieurs. Dans la prophétie eschatologique de Zach., XIV, un choix leur est donné : venir en serviteurs à Jérusalem ou bien disparaître. Jérusalem est une ville qui répugne à s'ouvrir largement. La Jérusalem de Néhémie et d'Esdras a surtout souci de se conserver, de se concentrer spirituellement, serait-ce par les moyens les plus radicaux (Esd., X). Th. Preiss a écrit justement : « Par son particularisme, Israël a gardé vivante la foi des prophètes », et il a ajouté plus paradoxalement : « C'est par son particularisme qu'il garda une force missionnaire » [10]. Ce jugement contient certes une âme de vérité. Mais vous sentez

---

[9] Sur la question du Serviteur de Yahweh, conçu comme collectif ou comme individu, d'après les récentes études, voir art. *Messianisme* dans le *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, t. V, c. 1194 ss.

[10] Dans *Revue d'histoire et de philosophie religieuse*, 1939, p. 329.

bien qu'un livre comme Ruth, où l'on nous rappelle que le plus grand roi d'Israël, David, descendait d'une Moabite, est en partie une protestation contre l'interdiction des mariages avec les étrangères et contre la politique matrimoniale d'Esdras.

Le Mouvement missionnaire postexilique

Mais j'ai hâte d'arriver, après cette Jérusalem un peu fermée, à quelque chose de plus sympathique et qui continue, semble-t-il, les accents du Second Isaïe. Jérusalem s'ouvre largement pour accueillir les païens. C'est peu après le retour que le prophète Zacharie fait ainsi parler Yahweh :

« Il viendra encore des peuples et les habitants de beaucoup de villes ; leurs habitants iront de l'une à l'autre disant : « Allons implorer la face de Yahweh, chercher Yahweh Sabaot. Pour ma part j'y vais ». Et des peuples nombreux et de puissantes nations viendront chercher Yahweh Sabaot à Jérusalem et implorer la face de Yahweh. Ainsi parle Yahweh. En ces jours-là, dix hommes de toutes les langues des nations saisiront un Juif par le pan de son vêtement en disant : « Nous allons avec vous car nous avons appris que Dieu est avec vous » (Zach., VIII, 20-23).

De tels textes ne sont pas rares. Dans les liturgies qui chantent d'avance le Règne de Yahweh, n'entend-on pas un appel enthousiaste à la conversion des Gentils et comme une orchestration des thèmes du Second Isaïe ?

« Poussez vers Yahweh des cris de joie, toute la terre,
faites éclater votre allégresse et chantez.
Chantez Yahweh sur la harpe...
Poussez des cris de joie devant le Roi Yahweh !
Que la mer mugisse avec tout ce qu'elle contient,
le monde avec ses habitants !
Que les fleuves applaudissent
devant Yahweh, car il vient,
il vient gouverner la terre,
pour gouverner le monde avec justice
et les peuples avec équité. » (Ps. XCVIII, 4-9).

Et n'arrive-t-il pas au Chroniste de nous montrer que les païens sont chez eux au Temple de Jérusalem :

« Quant à l'étranger qui n'est pas de mon peuple Israël, mais vient d'un pays lointain à cause de ton grand nom et de ta main forte et de ton bras étendu, quand il viendra prier dans cette maison, tu écouteras du ciel, du lieu de ta demeure, et tu agiras selon tout ce que te demandera l'étranger, afin que tous les peuples de la terre connaissent ton nom pour te craindre comme ton peuple Israël et qu'ils sachent que ton nom est prononcé sur cette maison » (II Chr., VI, 32-33).

Vous avez entendu la voix de la liturgie et les échos du Temple.

Maintenant nous allons entendre une voix particulièrement audacieuse. Il ne s'agira plus seulement d'attendre les païens — c'était la position dans laquelle nous nous sommes toujours plus ou moins trouvés depuis le Second Isaïe — il s'agit d'aller les chercher. Il s'agit d'aller porter la parole hors de Jérusalem et jusqu'à Ninive.

Le livre de Jonas est le manuel même du missionnaire. Je me rappelle avec émotion cette soirée de Lisieux où les séminaristes de la Mission de France ont mimé ce livre en nous faisant entendre, à son propos, tous les appels de Dieu à travers l'histoire, en évoquant toute les vocations missionnaires...

Jonas est un drôle d'homme. Il porte un nom prédestiné qui veut dire « le pigeon », c'est-à-dire à peu près « le casanier ». Ce personnage qui n'a guère envie de sortir, Dieu va l'appeler à faire un grand voyage à l'Est. Comme il a la tête dure et qu'il arrive aux prophètes de résister aux invites divines, il part à l'Ouest, vers l'Espagne. Dieu saura le ramener à son point de départ après des péripéties que je n'ai pas à vous rappeler. Ses ennuis ne sont pas terminés. Dieu le dirige sur Ninive pour y missionner.

Quand le livre a été écrit, au IVe siècle, Ninive n'existe plus depuis longtemps. C'est une ville-symbole, la capitale ennemie. Elle est devenue, dans le livre, ville de fantaisie, démesurément grande. Il faut que soit énorme cette ville, siège du paganisme. On dirait presque une Babylone. Mais une Babylone où il y a des gens très intéressants. Ils sont dépeints avec une grande pitié sans doute, mais une grande sympathie et Yahweh pense qu'il ne peut pas laisser ces gens-là sans s'occuper d'eux. Il est plein de bienveillance. Si bien qu'il suffit à Jonas, qui reste amer, de prêcher la parole pour qu'aussitôt tout le monde se convertisse. Jonas, le missionnaire heureux, représente moins une histoire arrivée qu'une incitation, un modèle à imiter.

Un vent de mission semble souffler. On s'ignore moins de pays à pays et un morceau tardif, inséré au livre d'Isaïe (XIX, 23-25), chante Israël qui devient une bénédiction sur terre, conformément à la vieille promesse faite à Abraham (Gen., XII, 3):

« En ce jour-là, il y aura une route d'Egypte en Assyrie. L'Assyrien viendra en Egypte et l'Egypte ira en Assyrie. Et l'Egypte avec Assour serviront Yahweh. En ce temps-là, Israël sera le troisième avec l'Egypte et avec l'Assyrie, mettant une bénédiction sur la terre, parce que Yahweh l'a béni en disant : Bénie soit l'Egypte, mon peuple, béni soit Assour l'ouvrage de mes mains, béni soit Israël mon domaine. »

Nous sommes arrivés à la période de la Dispersion. La Diaspora c'est l'expansion des Juifs autour de la Méditerranée, dans tout le monde de l'olivier. Elle a mis des Juifs partout en contact avec des gens qu'ils ont travaillé à réunir dans les synagogues. Ils ont prêché et aussi, à l'occasion, ils ont été martyrs. Les martyrs du Livre de Daniel représentent assez bien des Juifs qui savent témoigner jusque devant les rois. Et les controverses qu'on trouve dans le même Livre, ces conversations avec Nabuchodonosor, représentent aussi assez bien des prédications juives.

Ces juifs dispersés ont assimilé la culture grecque et c'est dans la langue même de leurs nouvelles patries qu'ils livrent le message biblique. C'est là la naissance, vous le savez, de cette bible grecque qui a été le plus grand instrument de propagande religieuse qu'il soit possible d'imaginer. La vieille Bible est devenue un livre grec. Le Dieu unique a été prêché en face de la multiplicité des dieux ; le Dieu saint l'a été en face des légendes plus ou moins convenables des dieux. La Septante a rationalisé le monothéisme ; a donné à Dieu un nom qui n'était plus un nom particulier [1].

[1] Der Eigenname trennt, das Appellativum verbindet

Dans la sphère de la Diaspora, le rituel de Jérusalem a perdu son importance. Le sacrifice est devenu davantage sacrifice intérieur. Les textes messianiques ont mieux traduit à l'intention des nations l'élément d'attente qu'ils comportaient.

Dans la Dispersion, des appels pathétiques à l'Hellade se font entendre pour qu'elle se convertisse. « O Hellade, pourquoi te confies-tu en des hommes, en des chefs mortels qui ne peuvent échapper à la mort fatale ? Pourquoi offres-tu à ces morts de vaines offrandes et pourquoi sacrifies-tu à des idoles ? Qui t'a mis dans l'esprit cette aberration de commettre de telles erreurs et à la face du Grand Dieu ? Révère le nom du Père de toutes choses et que ce nom ne te soit plus inconnu. Quand la colère du Grand Dieu tombera sur vous, alors vous connaîtrez la face du Grand Dieu. O Hellade malheureuse, abandonne tes pensées d'orgueil, prie l'immortel au grand cœur, modère ton orgueil présomptueux, vénère le Grand Dieu afin d'avoir part avec Israël » [2].

Chaque année, à Jérusalem, il y avait les assemblées des grandes fêtes où les *hadjis* venaient de tous les côtés de ce monde de l'olivier. On n'y trouvait pas uniquement des Juifs, mais aussi des convertis, des prosélytes qui avaient reçu la circoncision, ou simplement des sympathisants. Et l'invitatoire jaillissait :

« Célébrez Yahweh car il est bon,
car son amour est éternel,
qu'ainsi parlent ceux qu'il a rassemblés de tous les [pays
de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi. »
(Ps. CVII, 1-3).

C'était un prélude à la Pentecôte. Le prélude de l'Ancien Testament à la Pentecôte. Et ces réunions faisaient comprendre concrètement que Jérulem était la métropole religieuse de l'humanité (voir psaume LXXXVII).

Qumran

Au terme de l'Ancien Testament, je jette simplement un regard sur cette secte essénienne, découverte depuis moins de dix ans, près de la Mer Morte, à Qumran. Là aussi, on fait des prosélytes (Ecrit de Damas, XIV, 3), mais on les signale sans insister. On sent bien que l'accent n'est pas mis sur la tendance propagandiste. Ces sectaires ont une haute conception de la prédestination, de la grâce ; viennent à la secte ceux qui sont conduits par Dieu, ceux qui sont prédestinés et qui volontairement répondent à un appel. Et ceux-là sont normalement des Juifs, mais peuvent être aussi des Gentils. Il y a universalisme. La frontière ne passe pas entre Israël et les Gentils ; et même on dirait que les Gentils sont moins abominés que les prêtres de Jérusalem. On est universaliste, mais on n'est pas missionnaire. C'est qu'on attend que le Seigneur agisse et, entre temps — c'est une chose qui les rapproche encore du christianisme primitif — on expie pour le monde, dans la perspective du Serviteur de Yahvé (Is., LIII) [3].

* *

II. — LE NOUVEAU TESTAMENT

Nous voici arrivés à la fin de l'Ancien Testament. Je pourrai être beaucoup plus rapide pour le Nouveau Testament.

Jésus et le départ de la mission

On s'est demandé si Jésus n'était pas, dans son attitude, tout proche de Qumran. C'est l'opinion qu'un exégète allemand, Joachim Jérémias, a récemment défendue. Qu'en est-il ?

Il est vrai qu'on a gardé de Jésus une parole assez étonnante qui fait partie du plus vieux matériau synoptique ; elle a été soigneusement évitée par Marc et Luc, mais se trouve dans Mathieu : « Ne vous en allez pas du côté des païens et n'entrez pas dans une ville des Samaritains. Dirigez-vous plutôt vers les brebis perdues de la Maison d'Israël » (Mat., X, 5-6).

Il s'agit d'un ordre d'urgence ; ne faut-il pas s'occuper d'abord d'Israël où sévit le danger spirituel des Pharisiens ? Restituer le judaïsme dans sa valeur authentique ? D'où cette limitation des perspectives qu'atteste notre *logion*, qui se rattache certainement aux débuts du ministère de Jésus, avant la grande crise galiléenne qui marque une coupure réelle dans sa vie publique et l'orientation de son ministère (Mat., XVI). Au moment de cette crise il a rejeté la Synagogue et approuvé la déclaration messianique de Pierre, à Césarée de Philippe. C'est un grand tournant. Dorénavant l'universalisme du Royaume de Dieu sera très nettement exprimé. « Le Royaume de Dieu vous sera enlevé et il sera donné à une nation qui en produira les fruits » (Mat., XXI, 43) ; cette parole aux Juifs se situe dans la deuxième phase de sa vie publique. De même cette autre : « Le bon message du Royaume sera proclamé dans l'univers entier en témoignage pour toutes les nations. C'est alors que viendra la fin » (Mat., XXIV, 14) [4].

Il ne s'agit pas encore là d'un ordre de mission, mais plutôt d'une prophétie sur l'eschatologie. L'ordre formel sera donné, vous le savez, par Jésus ressuscité : « Allez, faites de toutes les nations mes disciples » (Mat., XXVIII, 19).

C'est au Christ ressuscité que se rattache expressément la mission chrétienne. Les Actes des Apôtres font écho en cela à la fin de l'Evangile. En Act., I, 8, le programme même de cette mission est tracé dans la dernière instruction du Ressuscité : « Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre ». Et quand Paul sera à son tour appelé, c'est le Christ ressuscité qui lui apparaît pour lui dire : « Pars chez les nations ». (Act., XXII, 21 ; Gal., I, 16). Le Christ ressuscité

(Hempel). De cet auteur il faut signaler l'article très approfondi : *Die Wurzeln des Missionswillens im Glauben des A. T.* dans *Zeitschrift für Altt. Wissenschaft*, 1954, p. 244-272.

[2] Cité dans M. Simon, *Verus Israël*, Paris, 1948.

[3] Voir Vermès, *Les manuscrits du désert de Juda*, Paris, 1953, p. 149.

[4] Sur ce paragraphe, voir L. Vaganay, *Le problème synoptique*, Paris, 1954, p. 84.

va conduire la mission par son Esprit : tel est l'enseignement du Livre des Actes.

Comme il faudrait pouvoir suivre ici ce déroulement, tel que saint Luc l'a décrit, avec une note d'enthousiasme et de joie sereine, avec le souci de marquer les continuités et les harmonies : c'est le cheminement quasi triomphal de la Parole, de Jérusalem à Rome. Au contraire, quand on lit saint Paul qui, lui, parle au milieu de la mêlée, qui est tout d'une pièce et qui défend d'arrache-pied son Evangile, on a l'impression d'un chemin âpre, presque d'un chemin de la Croix. Je pense que les deux aspects sont vrais ensemble et, au bénéfice de cette remarque préliminaire, je vous dis rapidement trois choses : *a*) les étapes missionnaires ; *b*) les méthodes missionnaires ; *c*) la justification missionnaire.

Etapes missionnaires

Les étapes furent très rapides. Après la Pentecôte, première expérience vécue de l'œcuménisme chrétien, greffée sur un rassemblement de la Diaspora ; ce sont des Judéo-chrétiens de la Diaspora (les Hellénistes) qui inaugurent la mission en portant l'Evangile en Samarie, ce pays cosmopolite de vieille date et où Rome avait encore envoyé des colons. Ils partirent donc en Samarie, puis en Phénicie, puis à Antioche.

Ce fait créait des conditions favorables à un élargissement universaliste, parce qu'il détachait le le christianisme du culte de Jérusalem. A Antioche, pour la première fois, on s'adressa à des païens en n'exigeant point d'eux qu'ils se rattachent à la loi juive.

Abolition du culte juif et de la circoncision. C'est là la grande époque. Le grand tournant de l'Eglise primitive. Paul va venir dans ce milieu d'Antioche. Paul va défendre d'arrache-pied la tactique antiochienne : pour devenir chrétien, la foi et le baptême suffisent ; pas besoin des observances de la Loi, ni de la circoncision. Paul vient à Jérusalem avec Tite, son disciple qui n'est pas circoncis ; il l'amène comme un cas - principe et fait triompher à son propos ce qu'il appelle « son Evangile » (Gal., IX, 1-10).

C'est la première étape. Elle est décisive. On ne demande rien aux païens qui veulent se convertir, sinon la profession de la foi et l'accès au baptême. On est aux environs de 47.

La deuxième étape suit de près. Dans les églises composées de judéo-chrétiens et de pagano-chrétiens, ne va-t-on pas considérer les seconds comme étant de seconde zone ? Ne va-t-on pas seulement les supporter ? La conduite à tenir n'était pas définie d'avance. Un incident permit de prendre conscience de ce qu'impliquait la décision de fond prise à Jérusalem. C'est le sens de l'altercation d'Antioche. Pierre s'était mis du côté le plus sûr : celui des traditions ou des habitudes reçues et avait refusé de manger avec les pagano-chrétiens. Paul le lui reprocha avec vivacité. M. Vaganay a décelé dans ces reproches une preuve subtile de l'autorité de Pierre : Paul ne se serait pas attaqué à n'importe qui ! La querelle se termina par un compromis dont Act., XV, 22-29 nous a peut-être conservé les termes et qui visait à définir des rapports pacifiques et bienveillants entre les chrétiens d'origines différentes.

Paul, lui, n'a pas mis l'accent sur ce compromis (Gal., II, 11 ss.), de portée d'ailleurs limitée. Il sait bien que les observances de la Loi sont abolies pour les Judéo-chrétiens eux-mêmes. Poursuivi de place en place par les contre-missionnaires judaïsants — en Galatie, à Corinthe et encore plus loin peut-être jusqu'à Rome — il établit pour eux, dans des argumentations enflammées, la vérité qu'il a tirée des principes universalistes posés par Jésus. « La circoncision n'est rien, l'incirconcision non plus. Ce qui compte, c'est d'être une créature nouvelle. Pour ceux qui suivront cette règle, paix et miséricorde, ainsi qu'à tout l'Israël de Dieu » (Gal., VI, 15-16). « Il n'y a plus ni Grec ou Juif, ni circoncis ou incirconcis, ni Barbare, Scythe, esclave ou homme libre, mais, tout en tous, le Christ. » (Col., III, 11). « Maintenant, nous avons été dégagés de la Loi, étant morts à ce qui nous tenait captifs, en sorte que nous servons sous le régime nouveau de l'esprit, non sous le régime vieilli de la lettre » (Rom., VII, 6).

Paul a été victorieux. Vers 58, à Jérusalem, il est discuté encore sur le terrain judéo - chrétien (Act., XXI,). Mais, dès 90, le *Corpus* de ses œuvres circulait dans l'Eglise et marquait à lui seul qu'il avait gagné la victoire. Le deutéro-paulinisme en était une preuve de plus, sans parler des écrits johanniques qui se situent nettement dans la ligne des anti-observances puisque païens et juifs sont compris dans le concept global de « monde », dans le prologue de saint Jean.

Méthodes missionnaires

Saint Paul, qui n'est pas théoricien, aime réfléchir sur son action en même temps qu'il la pousse et en résumer les constantes en des formules nettes. Il travaille sur terrain *neuf*. Le missionnaire, pour lui, est un pionnier : « De Jérusalem en Illyrie, rayonnant de tous côtés, je remplis ma tâche de prédicateur de l'Evangile, me faisant un point d'honneur d'évangéliser là où le nom du Christ n'a pas été prononcé pour ne pas bâtir sur les fondations posées par autrui ». (Rom., XV, 19). Il faut avouer cependant que ce pionnier revient volontiers dans les Eglises qu'il a évangélisées. Il travaille sur terrain *païen*, puisque c'est le sens de son appel. Dès qu'il arrive dans une ville, il va à la synagogue, y trouvant une clientèle ouverte à la Bible et à la Révélation : il s'attaque à des païens ainsi préparés, mais aussi parfois à des païens plus neufs. Il travaille en terrain *urbain*. Il n'aime pas la campagne qu'il comprend d'ailleurs très peu. (Je crois que la seule fois qu'il a emprunté une image, un peu consistante au monde rural, l'image de la greffe, il l'a prise à contresens). Et puis, dans les villes, on parle le grec et l'on trouve des ressources pour un budget missionnaire. Car il a aussi un budget (II Cor., X, 15). Pas de plan d'ensemble, encore une fois, pour son action. S'il est allé, en gros, de l'Est à l'Ouest, Paul a surtout obéi aux inspirations de l'Esprit, parlant par les indications circonstancielles, car Dieu est dans l'événement. Le monde de l'olivier est resté son monde à lui, le monde de l'ancien

rabbin converti au Christ, l'Oint dont le nom même fleurait l'olivier.

Ce qu'il faudrait apporter encore c'est le contenu de ces deux épîtres missionnaires, la II[e] aux Corinthiens et Philippiens. Mais ceci ne peut pas se résumer. Ce qu'il faudrait dire, c'est cette tension un peu âpre, qui est au fond de la joie de saint Paul. Si le climat de lutte et de difficulté est absent, quelque chose semble manquer à cet extraordinaire bâtisseur du Royaume, qu'on suit à l'agora d'Athènes ; au théâtre d'Ephèse, à l'école de Tyrannos qu'il loue pendant les heures de la siestes ; sur le pont des navires ; à la caserne des prétoriens de Rome. « L'amour du Christ nous presse » !

Justification missionnaire

Quand, dans le christianisme primitif, on veut justifier la mission, on en appelle évidemment au Christ ressuscité, et c'est la démarche commune de la foi, que nous avons déjà relevée. Mais quand on veut trouver un ensemble de textes justificatifs, on les cherche évidemment dans les seules Ecritures que possédait le christianisme commençant, c'est-à-dire l'Ancien Testament. Vous voyez pourquoi j'ai un peu insisté sur l'Ancien Testament. En particulier Paul se sert — Cerfaux l'a montré — de tel florilège où tous les textes sur la conversion des *Goyim* avaient été groupés. Nous en avons une idée suffisante par Rom., XV, 7-12 :

« Le Christ s'est fait ministre des circoncis pour montrer la vérité de Dieu, en accomplissant les promesses faites aux Pères. Quant aux Gentils, c'est pour montrer sa miséricorde qu'ils rendent gloire à Dieu ». Il est écrit : « C'est pourquoi je te louerai parmi les Gentils, parmi les nations et je chanterai en l'honneur de ton nom ». Et l'Ecriture dit encore : « Réjouissez-vous, nations, avec son peuple », et encore : « Vous tous, nations, louez le Seigneur et que tous les peuples célèbrent sa louange ». Et Isaïe dit encore : « Ce sera la racine de Jessé, celui qui se lève pour commander aux nations, c'est en lui que les nations mettront leur espoir. »

Les discours des missionnaires, dans les Actes, se réfèrent aussi à des textes-pilotes du même genre.

* *

CONCLUSIONS

A la fin de ce trop long exposé, voici des conclusions que nous pouvons donner.

La Bible est une introduction à la théologie de la mission. Non seulement elle nous livre des portraits de missionnaires d'où se dégage, toute chaude, une spiritualité : portrait du Serviteur de Yahweh dans le Second Isaïe ; portrait de Paul. Mais de la mission, elle a dégagé les lois.

1. — Cette loi essentielle, d'abord : la conversion des nations n'est pas une affaire de techniques humaines. Il faut retenir ce qui est constamment affirmé dans la Bible, d'Isaïe à saint Paul : *le salut vient de Dieu.* C'est encore le mot final des Actes des Apôtres : « C'est à vous, païens, qu'a été envoyé ce salut qui vient de Dieu » (Act., XXVIII, 28). Le Seigneur choisit le temps, le moment, la manière. Le prédicateur est devant le mystère de l'action divine. Paul est devant le mystère de l'appel des Gentils et du rejet des Juifs. Paul est devant le mystère de sa vocation. Il faut qu'il le découvre continûment, qu'il apprenne combien il aura à souffrir pour le Christ. Pierre est aussi devant le mystère de sa vocation : « Quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même... Mais quand tu seras vieux ce sera un autre qui te ceindra et qui te mènera là où tu ne veux pas » (Jo., XXI, 18 ss.).

Primauté de l'eschatologie, primauté de l'action divine. Aussi nous ne sommes pas étonnés que la Bible nous fasse connaître des gens qui, authentiquement universalistes, se réfugient dans la prière, convaincus que tout dépend de Dieu. J'ai noté non seulement Isaïe qui attend de Dieu qu'il amène à Jérusalem les nations, mais aussi Qumran, et au moins une nuance de saint Jean. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, authentiquement missionnaire pourtant, ne le fut-elle pas que par sa prière ?

2. — Quand on envisage l'instrument humain de la mission, on est frappé du fait de l'alternance des périodes de concentration et d'expansion, s'il s'agit d'Israël ; de retraites et d'action, s'il s'agit de saint Paul. Frappé aussi par le fait que les périodes d'expansion sont aidées par un climat humain. Si la Diaspora missionne tant, si Paul missionne tant, c'est à cause évidemment d'une conviction intérieure ; c'est aussi que les conditions y sont. Martha a relevé dans la période hellénique, en ce monde unifié et comme concentré, l'activité quasi missionnaire de ces prédicateurs stoïciens qui s'adressaient aux petites classes et leur racontaient leur conversion, car la philosophie était presque devenue une religion. Et il y avait ces Juifs qui sillonnaient le monde, dit Jésus, ne serait-ce que pour faire un prosélyte (Mat., XXIII, 15).

3. — Une dernière loi qui me semble essentielle, c'est la loi de l'épreuve. Le Serviteur, Paul, Pierre, Jésus lui-même, sont des figures de martyrs. Car la prière, le martyre sont avec la parole les moyens dont Dieu se sert pour construire son Règne. Et il conviendrait, pour terminer, de relire le texte des Philippiens (II, 5-11) qui est précisément un hymne au Christ, qui conquiert le monde, mais qui le conquiert par son sacrifice.

A. GELIN, P.S.S.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Effets rétroactifs de la prière et des œuvres de pénitence

Q. — D'un religieux missionnaire, nous avons reçu la consultation suivante :

« J'ai souvent l'occasion de prêcher dans des communautés. Je me suis rendu compte à quel point on appréciait les horizons que vous avez su élargir par vos réflexions sur « les *effets rétroactifs* de la *prière.* »

Ici s'amorce ma curiosité : parlant de la vertu et du vœu d'obéissance pour arracher les âmes à leurs difficultés trop personnelles et trop... locales, je n'ai

pas de peine à évoquer tant de soumissions et d'esclavages, de servitudes et d'oppressions subies depuis des millénaires par tant de nos frères en humanité. La question peut se poser de savoir *si* et *comment* nos obéissances acceptées, aimées, occupant, si l'on peut dire, le sommet d'une pyramide vivante et douloureuse, pourraient donner un *sens*, une *portée* et une *valeur* à ces inimaginables souffrances. A l'intérieur du Corps mystique, il peut exister des échanges... Peut-on les dire et les croire « réversibles et rétroactifs » ? Quant aux souffrances subies par les bâtisseurs des pyramides ou des temples d'Assyrie ou des Indes, nous sommes en plein mystère... Comment des chrétiens d'aujourd'hui, par leurs vies consacrées au Dieu de toutes les races, pourraient-ils jouer un *rôle* dans le sort de ces âmes immortelles comme les nôtres ?

R. — La doctrine sur l'effet rétroactif des prières n'est pas de nous ; nous n'avons fait que la proposer, soit dans l'*Ami du Clergé*, soit dans le *D.T.C.*, art. « *Purgatoire* », soit dans notre petit volume les *Mystères de l'Au-delà* (Paris, Téqui). L'auteur de cette consolante doctrine est un savant et pieux archevêque, Mgr Chollet, qui a bien voulu nous garder, jusqu'à sa mort, une bienveillante amitié. Voici, en quelques mots, comment nous avons résumé l'opinion de l'ancien archevêque de Cambrai :

Selon une opinion très acceptable et que Mgr Chollet a mis en relief dans *Nos morts* (Paris, 1908), nos suffrages en faveur des défunts peuvent avoir un effet rétroactif ; Dieu connaît d'avance nos interventions et il peut en tenir compte pour accorder à des mourants des grâces de conversion que nous lui demanderons postérieurement. La passion du Christ a eu l'effet rétroactif d'offrir le moyen de salut aux hommes qui ont vécu avant notre ère chrétienne. Pourquoi n'en serait-il pas de même de nos prières d'avance connues par le Père des miséricordes ? (*Mystères de l'Au-delà*, p. 111).

Dans l'art. *Purgatoire*, du *D.T.C.*, l'opinion de Mgr Chollet est présentée avec plus de nuances, tout d'abord parce qu'elle s'appuie sur l'autorité de Suarez, ensuite parce qu'elle veut expliquer certaines paroles de la liturgie des morts. A l'offertoire, l'Eglise ne demande-t-elle pas que « les âmes des fidèles soient délivrées des peines de l'enfer et de la fosse profonde, qu'elles ne soient pas dévorées par le lion infernal, ou absorbées par le Tartare et qu'elles ne tombent pas dans l'obscurité » ? L'absoute ne dit-elle pas, au nom du défunt : « Délivrez-moi, Seigneur, de la mort éternelle, en ce jour terrible, quand cieux et terre seront ébranlés » ?

Benoît XIV donne ici une solution trop simple : sous le nom d'enfer, de Tartare, de gouffre obscur, l'Eglise entendrait simplement le Purgatoire (*De sacrificio missæ*, II, c. 9). — S. Robert Bellarmin apporte une solution plus acceptable : « Par cette prière, l'Eglise demande bien que les âmes soient délivrées du purgatoire, mais elle emploie une figure, comme si les âmes étaient au moment de quitter leurs corps et en péril de leur salut éternel ; elle se rappelle le jour de la mort ou de la sépulture » (*Controv.*, *De purgatorio*, II, c. 5). — Billot reprend l'explication de Bellarmin, en y ajoutant une considération empruntée à Sylvius (*Comment. sur la Somme*, *Suppl.*, q. 100, a. 6) et relative à l'édification des fidèles :

Tantôt l'Eglise nous représente l'instant terrible de la mort, d'où dépend l'éternité, tantôt ce jugement dernier qui confirmera solennellement le jugement particulier. De même qu'elle célèbre la naissance, la passion, la résurrection du Saueur comme s'il naissait encore présentement, comme s'il souffrait, comme s'il ressuscitait, de même elle commémore les défunts comme s'ils étaient encore sur terre à l'instant dernier de la vie où se décide leur sort éternel, ou au contraire comme si cet instant ultime était transféré jusqu'au jour de la colère, jour de calamité et de misère, qui dissoudra ce monde dans le feu, comme en témoignent David et la Sibylle (*De novissimis*, p. 108-109).

Une autre explication, présentée par Suarez, offre un intérêt très particulier. Sans doute, comme les précédentes, elle suppose que l'Eglise se reporte au moment où l'âme était sur le point de quitter son corps ; mais Suarez admet déjà une sorte d'effet rétroactif de ces prières :

Il est probable que cette prière de l'Eglise, même faite après la mort, a pu lui profiter avant sa mort en raison de la prescience divine... Autrement comment l'Eglise pourrait-elle demander un bienfait dépendant absolument d'une disposition antérieure ? (*De pænitentia*, disp. XLVIII, sect. V, n. 12).

D'excellents auteurs sont loin d'admettre l'hypothèse de l'effet rétroactif des prières. Stentrup critique vivement la solution de Suarez : « Si cela était, dit-il, nous pourrions au même titre, prier pour les bienheureux, nous représentant le temps de leur mort et demandant à Dieu leur salut. » (*Soteriologia*, Innsbruck, 1889, th. 35, p. 435). Chr. Pesch, de son côté, fait observer que nous ne pouvons prier, même dans l'hypothèse de l'effet rétroactif de nos prières, que pour ceux à qui, *hic et nunc*, nos prières peuvent encore être utiles (*Prælect. theol.*, t. IX, n. 617).

Ces réflexions de ces deux estimables théologiens sont un peu « simplistes » et manquent des nuances nécessaires. Il est bien évident que nos prières ne peuvent avoir, *hic et nunc*, d'effet rétroactif pour une âme déjà en possession du bonheur des élus. Mais la question n'est pas là : il s'agit de savoir si un élu, actuellement en possession du bonheur éternel, n'a pas *antérieurement* à son admission à la vision béatifique, été bénéficiaire des prières que nous faisons *hic et nunc*. Bien évidemment, si nous savions qu'une âme *déterminée* est déjà dans la béatitude, l'effet des prières présentes ne sauraient avoir d'effet rétroactif en sa faveur. Mais, encore une fois, le problème est autre : des prières faites *hic et nunc* pour une âme déjà en possession du bonheur céleste ont-elles pu influer *antérieurement* en faveur de cette âme ? Et, de même, une âme encore soumise à l'expiation du purgatoire peut-elle être *hic et nunc* délivrée en raison des suffrages que Dieu prévoit devoir lui être appliqués postérieurement ? Avec Mgr Chollet, nous répondons affirmativement ; et cette position, telle qu'elle vient d'être expliquée, n'a rien à craindre de l'objection de Stentrup et des réticences de Pesch.

Voici comment s'exprime à ce sujet l'ancien archevêque de Cambrai, dans un post-scriptum à son livre *La psychologie du purgatoire* (Paris, 1924), résumé dans sa *Lettre pastorale* sur *la foi aux fins dernières*, voir *Doc. cath.*, 17 févr. 1923 :

Que prétend donc l'Eglise ? Elle se reporte par une sorte de fiction au moment qui précède le jugement, c'est-à-dire à la minute suprême où les âmes sont encore

dans la lutte, dans l'agonie ; disputée entre le lion infernal qui veut les dévorer et l'archange qui veut les conduire dans le séjour de lumière ; et là, elle supplie Dieu d'accepter ses prières et ses hosties de louanges et, en retour, d'accorder aux âmes dont elle fait mémoire les grâces de foi et de repentir qui les délivreront de la mort éternelle, des peines de l'enfer, des morsures du lion, des ténèbres de l'abîme.

Or il ne serait pas digne de l'Eglise de se livrer à une telle fiction si le geste était inutile et si l'âme ne devait en tirer aucun profit. La réalité, c'est que l'Eglise, en se plaçant ainsi par un retour sur le passé, au moment de l'agonie finale et en intercédant pour celui qui va paraître devant Dieu, sait que ses prières actuelles ont été vraiment présentes à Dieu à l'heure de cette agonie, que Dieu les a considérées et qu'il a pu, dans sa miséricorde, s'en inspirer dans sa conduite envers l'âme (*Post-scriptum*, p. 355).

Tandis que nous exposions jadis ce point de vue dans l'art. *Purgatoire* (XIII, 1300-1301), Mgr Amann nous a fait observer que, tout en acceptant l'opinion de Mgr Chollet, il fallait aussi se souvenir de la perspective des premiers âges chrétiens reportant à la parousie le sort final des âmes. De là, une addition opportune dans notre étude : « Pour justes que soient ces considérations, elles n'en doivent pas faire oublier une autre ; c'est que nos prières liturgiques reflètent dans leur archaïsme l'imprécision de l'eschatologie primitive. »

* *

Nous sommes maintenant tout à fait à l'aise pour répondre à notre consultant.

Sa consultation porte expressément sur le rôle des souffrances mais aussi des actes d'obéissance acceptés, offerts pour le salut d'hommes qui, dans le paganisme et depuis des millénaires ont, eux aussi, souffert et obéi dans une dure servitude.

Avant de répondre positivement — et dans la mesure du possible — à un problème aussi mystérieux, rappelons, à la lumière des principes thomistes, les relations de mérite et de satisfaction que nous pouvons avoir avec nos frères humains. La théologie distingue deux sortes de *mérite :* le mérite de justice ou de condignité, le mérite de convenance ou de congruité. Le mérite de justice est toujours personnel à celui qui l'a acquis ; seul, Notre-Seigneur a eu la prérogative de pouvoir ordonner son mérite à l'obtention de la vie éternelle *pour les autres :*

Le Christ a reçu la grâce non seulement à titre individuel, mais aussi à titre de Tête de l'Eglise, de façon que la grâce rejaillisse de lui sur ses membres. Voilà pourquoi les œuvres du Christ ont pour ses membres aussi bien que pour lui les mêmes effets que les actions d'un homme en état de grâce en ont pour lui-même. Or il est évident que tout homme en état de grâce qui souffre pour la justice mérite par le fait même le salut pour lui... Il s'ensuit que le Christ par sa passion a mérité le salut non seulement pour lui, mais aussi pour tous ses membres (III^{a}, q. 48, a. 1).

La réversibilité du mérite de justice peut donc se concevoir du Chef aux membres ; elle ne peut exister d'un membre sur un autre membre. Mais le mérite de simple convenance, précisément parce que tel, est réversible d'un membre sur un autre membre du Christ. S. Thomas y met toutefois une double condition : que le membre méritant soit en état de grâce, que l'autre membre n'y mette pas d'obstacle :

L'homme, en état de grâce, accomplissant la volonté de Dieu, il est convenable, d'après les lois de l'amitié, que Dieu satisfasse la volonté de l'homme juste en ce qui concerne le salut de l'un de ses frères ; mais il peut arriver qu'un obstacle s'y oppose venant de celui-là même que ce juste voulait voir justifié (I^{a}-II^{ae}, q. 114, a. 6).

En résumé, l'homme juste peut mériter, d'un mérite de convenance, pour autrui, tous les biens spirituels qu'il peut mériter d'un mérite de justice pour lui-même ; et, en plus la première grâce.

Quant à la *satisfaction*, S. Thomas, dans le traité de la pénitence, rappelle qu'elle a un double but : nous acquitter de notre dette pour les péchés passés, nous guérir pour l'avenir en nous faisant éviter le péché (*Suppl.*, q. 13, a. 2). Notre dette elle-même, à l'occasion du péché, présente un double aspect : dette du *péché* lui-même et dette de la *peine* due au péché, ce que les théologiens nomment le *debitum culpæ* et *debitum pœnæ*. Il est évident que la dette du péché lui-même ne peut être remise au pécheur par les satisfactions d'un juste : « Les dispositions d'une âme ne sont pas modifiées par l'acte méritoire d'une autre ». Tout ce qu'on peut attendre des satisfactions offertes pour les pécheurs demeurés dans leur péché — et l'on doit en dire autant des satisfactions offertes pour procurer à autrui un remède contre le péché — c'est qu'une telle intervention charitable pourra, en convenance, mériter des grâces spéciales de repentir ou de persévérance ; mais « la contrition de l'un ne libère pas l'autre de sa faute et un homme ne peut recevoir le sacrement de pénitence à la place d'un autre » (ad 2).

Il n'en est pas de même de la satisfaction offerte par un juste pour un pécheur justifié. S. Thomas le dit expressément :

Quant à la peine temporelle due au péché pardonné, elle n'est pas mesurée aux dispositions de celui auquel elle est due, puisque parfois une âme meilleure peut avoir encouru une dette de peine plus grande. Ainsi la rémission de la peine peut être méritée par un autre que le débiteur principal : l'acte de satisfaction devient alors l'acte de celui pour lequel on satisfait, à raison de la charité par laquelle « nous sommes tous un dans le Christ » (Gal., III, 28).

Cette doctrine se retrouve également affirmée dans le *Commentaire* sur l'article de la communion des saints dans le symbole des apôtres, sur l'épître aux Galates (III, 28) et dans la *Somme contre les Gentils*, III, c. 158.

Les meilleurs thomistes défendent la même opinion. Citons le clair et savant Billuart (*De pœnitentia*, dissert. 9, a. 5) :

Nous sommes un dans le Christ et nous sommes membres d'un seul corps dont le Christ est le chef. Or, dans un corps humain, chaque membre agit non seulement pour son utilité propre, mais pour l'utilité de tous les membres. Il en est de même dans le corps mystique de l'Eglise... La charité a plus de puissance sur Dieu que sur les hommes. Or un homme, par amour pour autrui, peut acquitter les dettes de son prochain vis-à-vis des hommes ; donc, et à plus forte raison, un chrétien le pourra faire vis-à-vis des jugements divins.

La doctrine de l'Angélique docteur a été mise en un saisissant relief par S. S. Pie XII dans l'en-

cyclique *Mystici Corporis*. La Tête du Corps mystique, dit le Saint Père, doit être aidée par les membres :

Comme le Sauveur dirige invisiblement l'Eglise par lui-même, il veut recevoir l'aide des membres de son corps mystique pour accomplir l'œuvre de la Rédemption. Cela ne provient pourtant pas de son indigence et de sa faiblesse, mais plutôt de ce que lui-même a pris cette disposition pour le plus grand honneur de son Epouse sans tache. Tandis qu'en mourant sur la croix, il a communiqué à son Eglise, sans aucune collaboration de sa part, le trésor sans limite de sa Rédemption, quand il s'agit de distribuer ce trésor, non seulement il partage avec son Epouse immaculée l'œuvre de la sanctification des âmes, mais il veut encore que celui-ci naisse pour ainsi dire de son travail. *Mystère redoutable, certes, et qu'on ne méditera jamais assez ; le salut d'un grand nombre d'âmes dépend des prières et des mortifications volontaires, supportées à cette fin, des membres du corps mystique de Jésus-Christ et du travail de collaboration que les pasteurs et les fidèles, spécialement les pères et mères de famille, doivent apporter à notre divin Sauveur* (éd. de la Bonne Presse, p. 24).

Plus loin, le pape insiste sur la même pensée, rappelant que la prière, faite les uns pour les autres, ne suffit pas pour la communication des grâces rédemptrices ; cette communication

se fait par degrés et leur abondance plus ou moins grande dépend largement de nos bonnes actions qui obtiennent spontanément de Dieu... la rosée des faveurs célestes. Or cette pluie de grâces célestes sera certainement très abondante si, non contents d'offrir à Dieu d'ardentes *prières*, non contents de nous efforcer par les devoirs de charité chrétienne de soulager les infortunes de tant d'indigents (*l'aumône*), nous préférons aux intérêts passagers du monde les biens impérissables, si nous maîtrisons ce corps mortel par *la pénitence volontaire* en lui refusant les plaisirs défendus, en le traitant même avec sévérité et austérité, si enfin nous acceptons humblement comme de la main de Dieu les *travaux* et les *souffrances* de la vie présente... (p. 59).

Il est inutile d'insister davantage sur le rôle, le sens, la portée, la valeur de la pénitence volontaire, recherchée par amour et obéissance, et, d'une façon plus générale, de la souffrance chrétiennement supportée et offerte à Dieu. Si nous pouvons accepter sans arrière-pensée l'opinion de l'effet rétroactif de la prière pour les défunts, pourquoi n'envisagerions-nous pas un semblable effet rétroactif des pénitences et des souffrances méritoires offertes à Dieu pour des âmes pécheresses qui nous ont précédés dans la vie de ce siècle ? Il suffit que soient vérifiées les conditions posées par une saine théologie pour que l'application de tels mérites puisse leur être faite : un état de ces âmes qui ne rende pas inutile l'application de tels mérites (état de la béatitude ou de la damnation), mais qui, au contraire, appelle cette application (expiation au purgatoire, dispositions d'âme appelant la propitiation divine). On se souviendra de la remarque faite plus haut à propos de l'objection de Stentrup et des réticences de Pesch.

Notre consultant semble accepter facilement cette doctrine à l'intérieur du Corps mystique ; mais il se demande si les races dont nous séparent des millénaires, les hommes qui ont dû dans une servitude cruelle travailler à la construction des pyramides ou des temples d'Assyrie et des Indes, auraient pu profiter de nos interventions actuelles ? — « Nous sommes en plein mystère », écrit-il avec raison. Théoriquement, cependant, la réponse affirmative peut être défendue ; à une condition essentielle cependant, c'est que ces hommes d'époques antérieures au christianisme soient morts — peut-être aidés par leurs souffrances — dans l'amitié divine. On sait tous les problèmes que soulève le grave et angoissant problème du salut des infidèles. Nous l'avons abordé jadis dans l'*Ami* (1925, p. 353-362). Il est certain que Dieu donne à tous des grâces de salut (nous faisons ici abstraction de l'opinion de Billot envoyant aux Limbes les infidèles adultes d'âge, mais non de raison) ; mais dans quelle mesure ces grâces obtiennent-elles leur effet, en quel nombre les infidèles qui ont vécu avant notre ère ont-ils pu être sauvés ?... Mystère, mystère ; mais cependant mystère qui ne nous interdit pas de penser à eux et à ceux qui leur peuvent être assimilés...

La date de l'article qui vient d'être rappelé laisse supposer en ce qui nous concerne, une vie déjà bien longue. Notre aimable consultant y fait, en terminant sa lettre, une allusion qui nous a profondément touché : « Que Dieu, que vous avez tant contribué à faire mieux connaître (et je répète souvent : un Dieu mieux connu est toujours un Dieu plus aimé...) vous soutienne et vous permette de nous donner encore d'utiles et profitables lumières. » Merci ; une telle appréciation est notre meilleure récompense.

A. MICHEL.

Les origines de la religion

Q. — Je vous serais reconnaissant de vouloir bien m'indiquer quelques livres récents, si possible, traitant de l'origine de la religion, du sentiment religieux, etc., et exposant de préférence les théories psychologiques de cette origine.

R. — Pour répondre à cette question il n'y a pas de simple bibliographie qui puisse suffire, il y faudrait plusieurs gros volumes. La question a été traitée dans ses grandes lignes par le R. P. de Lubac, *L'origine de la religion* (p. 281-311), avec une courte bibliographie dans *Essai sur Dieu, l'Homme et l'Univers*, publiée sous la direction et avec une introduction de Jacques de Bivort de la Saudée (nouvelle édit. Paris, Casterman, 1953).

A ce chapitre trop bref du P. de Lubac, qu'il nous soit permis d'ajouter quelques précisions.

Sur l'origine de la religion, les théories sont multiples ; mais on pourrait se contenter de quelques lignes, parce que, *scientifiquement parlant*, nous ne savons à peu près rien. Quelle a été l'activité religieuse des premières générations humaines, nous l'ignorons. Elles sont trop loin de nous. Le problème des origines absolues est donc insoluble. Les plus anciens témoignages préhistoriques, où nous puissions saisir avec certitude les traces de l'activité psychique des anciens hommes, laisseront toujours derrière eux un immense passé ténébreux.

Pour nous cependant, catholiques, il est deux points sur lesquels nous pouvons nous appuyer fermement. 1° Il y eut, au début de l'humanité une

révélation, faite par Dieu au premier homme, de son existence et de son pouvoir souverain (Gen. I et II). Mais, dans quelle mesure, le souvenir et l'idée de cette révélation primitive se sont-ils conservés dans l'humanité, c'est ce que nous ne savons pas. Beaucoup pensent qu'à travers la dispersion des peuples et les temps innombrables qui se sont écoulés jusqu'à nous, le souvenir de cette révélation primitive s'est perdu. Nous en aurions peut-être une indication dans cette antique tradition que mentionne Genèse IV, : « Un fils naquit aussi à Seth et il lui donna le nom d'Enosh. Celui-ci fut le premier à invoquer le nom de Yahweh. »

Mais supposons que le souvenir de cette première révélation se soit perdu, l'homme n'en est pas pour cela privé de la possibilité de connaître Dieu et, par conséquent, d'arriver à une religion naturelle. Le Concile du Vatican l'enseigne formellement : *De Revelatione.* Can. 1 : « Si quis dixerit Deum unum et verum, creatorem et dominum nostrum, per ea quæ facta sunt, naturali rationis humanæ lumine certo cognosci non posse, anathema sit. »

Comment cela se peut-il ? — C'est un fait, et les études ethnologiques l'ont maintenant établi avec certitude, tout peuple, fut-il au bas de l'échelle humaine, admet l'existence de l'âme. Cette âme est un principe d'unité généralisatrice et, par le fait même, elle possède des premiers principes. On appelle ainsi l'ensemble des vérités fondamentales, évidentes par elles-mêmes, sur lesquelles s'appuient tous les raisonnements. Ils constituent les principes rationnels ou principes directeurs de la connaissance. Différant radicalement de toutes les vérités de l'expérience, ils sont universels et cela dans un double sens, communs à toutes les intelligences et vrais de toutes les choses sans exception. Ils sont nécessaires et ils sont *a priori.* Tels sont le principe d'identité : « Ce qui est, est. Ce qui n'est pas, n'est pas », A = A. Le principe de causalité : « Tout phénomène a une cause ». En d'autres termes, rien n'arrive sans qu'il y ait une cause ou du moins une raison suffisante, c'est-à-dire quelque chose qui puisse en rendre raison *a priori* : pourquoi ceci est existant plutôt que non existant, pourquoi cela est, plutôt que cela n'est pas.

Prenons donc l'homme, si primitif qu'on le suppose. Il possède une âme spirituelle et, par le fait même, les premiers principes rationnels et en particulier le principe de causalité.

En présence d'une action qui pèse sur lui ou qui le favorise, qui est au-dessus de lui, extérieure à lui, donc artificielle et en quelque sorte, surnaturelle, que va-t-il nécessairement penser ? La réponse est donnée par M. Guyau (*L'Irréligion de l'avenir*, 17e éd., p. 40) :

« Par le fait que l'homme a une sphère d'action beaucoup plus étendue que l'animal, conséquemment un champ d'expérience beaucoup plus vaste, plus il est capable de reconnaître et d'observer les modifications qui s'y produisent sans son intervention. Il acquiert une notion toute nouvelle, inconnue à l'animal, celle des choses *artificielles*, des résultats obtenus de propos délibéré par une volonté sachant ce qu'elle fait.

L'homme connaissant l'art du feu verra par exemple d'un tout autre œil que l'animal une forêt embrasée par la foudre ; l'animal se sauvera sans autre sentiment que l'épouvante, l'homme supposera naturellement l'existence d'un *allumeur*, procédant en grand, comme il procède lui-même. De même, si tout les deux rencontrent une source d'eau bouillante, ce phénomène dépassera trop l'intelligence de l'animal pour le frapper vivement. L'homme au contraire habitué à faire chauffer l'eau sur le feu imaginera un chauffeur souterrain. Tous les phénomènes *naturels* tendent ainsi à apparaître comme *artificiels* pour l'être qui s'est une fois familiarisé avec les procédés de l'art. J'ai assisté récemment avec quelques personnes du peuple au jaillissement d'une source intermittente. Parmi les assistants, personne ne voulait croire que la chose fût naturelle ; ils y voyaient l'effet d'un mécanisme, d'un artifice. La même croyance s'est produite évidemment chez les peuples primitifs, avec cette différence *qu'artificiel* au lieu de *scientifique* et de *mécanique*, impliquait l'idée d'une puissance plus qu'humaine et merveilleuse. »

Sans doute l'homme s'accoutume très vite à constater que certains objets agissent toujours de la même façon. Les animaux eux-mêmes s'habituent aisément au passage du chemin de fer, d'où la notion élémentaire des actions normales ou naturelles et de ce qui est extraordinaire. Le primitif a très bien pu considérer certaines actions normales ou naturelles comme voulues, et cependant ne point s'en préoccuper ni pour les éviter, ni pour les provoquer, sûr qu'elles se produiront d'elles-mêmes. Leur raison d'être lui échappe, aussi bien que celle des actions extraordinaires, mais elle n'éveille pas son attention. Ce qui l'étonne, c'est un effet inattendu ou tout à fait grandiose. Il lui semble alors qu'il a affaire à un agent étranger et très puissant. Et c'est alors seulement que peut naître le sentiment d'une force supérieure et libre.

Il faut donc, pour que le sentiment religieux se produise, un objet proportionné, que cet objet n'agisse pas toujours de la même façon, c'est-à-dire que son intervention souhaitée ou redoutée apparaisse comme libre et puisse être implorée. En d'autres termes, et sans employer du premier coup le mot de surnaturel, il faut que l'action qui pèse sur l'homme ou le favorise, ne soit pas considérée comme naturelle, mais comme artificielle, en ce sens qu'elle vient d'un artisan intelligent et libre, ouvrier, opérateur, capable d'opérer en très grand et susceptible dès lors d'être imploré.

Pour les Grecs d'Homère il ne fallait rien moins que Poseidôn et son trident pour déchaîner l'océan. Zeus avait la foudre et la foudre était la manifestation de son pouvoir. Le P. Schebesta raconte que lors de son séjour chez les Sémangs, des Négritos de la Péninsule de Malacca, tout à coup, au milieu de la nuit un orage épouvantable vint réveiller le campement. Les Pygmées se tailladèrent les jambes et offraient leur sang à Ta-Pedn, le grand dieu, afin qu'il arrête le tonnerre et leur pardonne leurs fautes. Un Sémang prononçait à haute voix cette prière : « O Ta-Pedn, fais attention, écoute bien, tends ton oreille ! Je ne te trompe pas. Je paie ma dette, j'ai peur de ton tonnerre ! »

Il se peut que dans un cas semblable, sur mille individus, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf aient tremblé et se soient cachés ; mais il suffit que le millième ait pensé que le cataclysme a été déclanché par un opérateur tout-puissant, devant lequel, lui, un homme faible, ne peut que reconnaître son impuissance, s'humilier et implorer, pour

que nous ayons là un premier sentiment religieux et une première ébauche de la religion.

Dans l'humanité, d'ailleurs, ce n'est pas là masse qui se révèle comme un élément de progrès, mais quelques natures supérieures dont l'intelligence plus vive perçoit mieux les principes généraux et se montre du premier coup plus apte à en tirer les conséquences. En présence de résultats anormaux, extraordinaires, cet homme supérieur a conclu à un agent ou à des agents agissant en grand, semblables à lui de par l'intelligence et la volonté, mais infiniment supérieurs et qui peuvent agir librement dans la nature et sur la nature. Il existe de ce sentiment des exemples frappants et qui ont été scientifiquement constatés. Ce sont ces agents devant lesquels il se prosterne, parce que, à en juger par leurs effets, il les a senti puissants, supérieurs à lui, capable de favoriser sa vie ou de lui être un obstacle.

Si humbles que puissent être ces débuts, nous sommes déjà dans la religion.

Mais qui oserait affirmer que l'homme a commencé par avoir une idée mesquine des forces naturelles et de celui qui les meut ? Que dépourvu de tous les moyens de lutter contre les énergies mystérieuses de la nature, sa première idée a été d'en sous-estimer l'auteur ? Il ne pouvait l'ignorer puisque celui-ci s'imposait à lui. Mais si la religion tire son origine d'idées simples, accessibles aux intelligences primitives, nous devons en conclure qu'en présence de certains cataclysmes, leur caractère d'amplitude et d'universalité, l'homme n'a pu faire autrement que de conclure («*per ea quæ facta sunt, naturali rationis humanæ lumine*»), à la présence et à l'action d'un être supérieur qui agissait en très grand.

Nous voici bien près d'un certain monothéisme. Ce Dieu ne correspondra peut-être pas au Dieu d'Aristote, il s'en rapproche néanmoins beaucoup puisqu'il se base sur le principe de causalité et que, nécessairement, il ne peut être considéré que comme tout-puissant.

* *

Faut-il ajouter qu'en l'absence même de toute révélation positive dont nous ne voulons pas parler ici, d'autres sentiments et d'autres idées ont surgi nécessairement qui ont eu pour objet cet être supérieur, que déjà nous appelons Dieu. Ces ébranlements intimes se sont traduits invinciblement par des embryons d'idées religieuses et morales. Si rudimentaires que l'on puisse supposer ces conceptions, elles ont pu néanmoins servir, d'appui provisoire aux âmes de bonnes volontés pour permettre à la vie religieuse et tout intérieure de l'homme primitif de se constituer, de s'éclairer et de s'épurer.

Ce serait une erreur de considérer l'état du primitif comme une période totalement areligieuse. La thèse fut autrefois soutenue par Lubbock (*The origin of civilization and the primitive Condition of Man*, 1870), de même que la thèse de la promiscuité primitive des sexes. Déjà traitée à bon droit de « fantaisie » par A. van Gennep en 1909, l'idée d'une promiscuité primitive a été ruinée par la critique détaillée à laquelle E. Westermarck l'a soumise dans la 2e édition de sa grande *Histoire du mariage*[1]. Quant à la supposition d'une absence totale de religion chez les premiers hommes, Lubbock alléguait en sa faveur l'exemple de quelques tribus particulièrement grossières. Or, un à un, ces exemples ont été controuvés. Plus récemment encore, des peuples qui passaient pour athées, ont révélé à des observateurs plus méthodiques et plus scientifiques des croyances qu'on ne leur soupçonnait pas. Les renseignements circonstanciés de Strehlov sur les Arunta de l'Australie Centrale ont contredit les négations trop précipitées de Spencer et Gillen, et les Yagans de la Terre de Feu, contrairement aux assertions de Darwin, reprises par Frazer, ont été trouvés indubitablement religieux par Gusinde et Koppers[2].

Les explorations qui ont été faites depuis vingt-cinq ans, les monographies ethnographiques qui ont été publiées, ont en tout cas prouvé que la vie religieuse des primitifs déborde largement les limites qu'on était disposé à leur accorder dans le domaine de l'expérience et de la théorie religieuse. Cette vie religieuse est partout complexe, bien au-dessus de ce que l'on pourrait attendre *a priori* d'un esprit qui en serait encore au stade prélogique. Il se peut qu'à nos yeux de modernes, certaines formes dominent un ensemble religieux, comme par exemple le totémisme en Australie, mais il est bien clair que ces formes n'épuisent pas le complexe religieux de l'homme archaïque, ni son expérience religieuse.

Dans ces conditions, puisqu'en matière de religion, comme en matière de langage, un état donné est conditionné par un état antérieur, avec le plus souvent intervention d'influences extérieures, pourquoi refuserions-nous aux cercles culturels les plus primitifs la grâce d'une intervention de l'Etre suprême dans ce domaine supérieur de la religion ? C'est ce que vient d'ailleurs d'exposer M. Mircea Eliade, ancien professeur à l'université de Bucarest dans son livre : *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*.

Le chamanisme, d'après l'auteur, est un phénomène religieux sibérien et central-asiatique qui se caractérise par une sorte d'extase, ou plutôt une transe, pendant laquelle l'âme du chaman est censée quitter le corps pour entreprendre une ascension céleste. Le Chamanisme n'est pas *la* religion de l'Asie car les religions de l'Asie septentrionale débordent le Chamanisme de la même manière que n'importe quelle religion déborde l'expérience de tels ou tels de ses membres privilégiés. Le Chaman se dit un « élu » qui, comme tel, aurait accès à des zones du sacré inaccessibles aux autres membres de la communauté. Il se caractérise au sein de sa société par un certain nombre de traits qui, dans les sociétés de l'Europe moderne, représentent les signes d'une « crise religieuse ». En fait, le Chaman est séparé du reste de la communauté par l'intensité de sa propre expérience. Dans la religion de son groupe, il fait partie d'une élite et sa vie nouvelle, sa vie véritable, commence par une « séparation », c'est-à-dire une crise spirituelle qui n'est dépourvue ni de beauté, ni de grandeur tragique.

[1] *Traduction française*, Paris, 1934, t. I, p. 115-303.
[2] *Unter Feuerland Indianen*, Stuttgart, 1924.

M. M. Eliade insiste sur ce fait que d'une part, une certaine expérience extatique peut exister en tant que phénomène original et originaire ; il ne voit aucune raison de la considérer comme le produit d'un certain moment historique, c'est-à-dire comme provoqué par une certaine forme de civilisation : « Nous sommes plutôt enclin, dit-il (p. 437), à la regarder comme constitutive de la condition humaine, et par conséquent connue par l'humanité archaïque en sa totalité » (p. 437).

Il convient par contre de distinguer le milieu historico-religieux dans lequel cette expérience extatique a été appelée à s'intégrer et l'idéologie qui devait l'exprimer.

Or quelle était la situation historico-religieuse dans l'Asie centrale et septentrionale, là où plus tard le Chamanisme s'est cristallisé comme un complexe autonome et spécifique ? Partout, dans ces contrées et depuis les temps les plus anciens, est attestée l'existence d'un Etre Suprême de structure céleste qui, morphologiquement, correspond d'ailleurs à tous les autres Etres Suprêmes célestes des religions archaïques. Le symbole de l'ascension céleste que pratique le Chaman, avec tous les rites et les mythes qui en dépendent, doit être mis en relation avec les Etres Suprêmes célestes : on sait que nombre de dieux suprêmes des populations primitives s'appellent « celui d'en haut », « celui du Ciel » ou simplement « le Ciel ». Ce symbolisme de l'ascension et de l'élévation garde sa valeur et son actualité religieuse, même après l'éloignement de l'Etre Suprême céleste, car, ainsi que l'on sait, les Etres Suprêmes perdent peu à peu leur actualité dans le culte, laissant la place à des dieux plus proches et plus familiers. Cette diminution, ou même la perte totale de l'actualité religieuse des Etres Suprêmes ouraniens est parfois signée dans les mythes qui font allusion à une époque primordiale ou paradisiaque, où les communications entre le ciel et la terre étaient faciles et accessibles à tout le monde. Mais la disparition du culte de l'Etre Suprême céleste n'a pas rendu caduc le symbolisme de l'ascension avec toutes ses implications. Ce symbolisme se retrouve attesté partout et dans tous les cantons historico-religieux.

Ainsi « l'extase » chamanique, et en particulier son ascension céleste, peuvent être considérées comme une survivance profondément modifiée et parfois dégradée de cette idéologie religieuse primitive qui était centrée sur l'idée d'un Etre Suprême céleste et la croyance dans les communications concrètes entre le Ciel et la Terre. Et c'est pourquoi le Chaman, de par le fait de son expérience qui lui permet de revivre un état inaccessible au reste de l'humanité, est considéré et se considère lui-même, comme un être privilégié.

En conclusion, M. Eliade déclare : Il faut se représenter le chamanisme asiatique comme une technique archaïque d' « extase », dont l'idéologie sous-jacente originaire, « la croyance originaire, est la croyance en un Etre Suprême céleste avec lequel on peut entretenir des rapports directs par l'ascension au ciel » (p. 139).

Evidemment, et on ne le répètera jamais assez, il n'y a aucune chance de retrouver, où que ce soit dans le monde et dans son histoire, un phénomène religieux purement et parfaitement primitif. Les documents paléoethnologiques et préhistoriques dont nous disposons ne remontent pas au-delà du paléolithique et rien ne permet de croire que, pendant les centaines de milliers d'années qui ont précédé les plus anciens âges de pierre, l'humanité n'a pas connu une vie religieuse aussi intense et aussi variée que durant les époques ultérieures. Mais il est également presque certain que cet héritage spirituel de l'époque prélithique n'a cessé de subir des modifications à la suite de nombreux contacts culturels entre les populations pré- et proto-historiques. Ainsi, nulle part, dans l'histoire des religions, on a affaire à des phénomènes originaires, car l'histoire a passé partout, refondant, enrichissant ou appauvrissant les conceptions religieuses, les rites et les techniques. Evidemment, chaque religion qui finit après de longs processus de transformations intérieures, par se constituer en structure autonome, présente une forme qui lui est propre et qui passe comme telle dans l'histoire ultérieure de l'humanité, mais aucune religion n'est entièrement nouvelle — puisqu'une religion authentique doit correspondre à la définition générale qu'en donnent les historiens religieux —. Il s'agira donc plutôt d'une tradition religieuse immémoriale, enrichie ou appauvrie.

Si donc, il y eut aux Indes, dans l'Islam, dans la Grèce ancienne et chez les Iraniens, des « extases » dont nous avons tout lieu de penser qu'elles peuvent être un fait religieux authentique, qu'elles constituent un rapport direct entre la divinité et l'homme, ainsi nous pouvons admettre que « l'extase » chamanique, dérivée d'une « extase » archaïque, présente des éléments valables et peut montrer une intervention directe de l'Etre Suprême auprès d'hommes spécialement appelés. M. Eliade rejoint sur ce point quelques-uns des philosophes spiritualistes de notre époque. Des expériences religieuses cohérentes sont possibles à n'importe quel degré de civilisation ou de situation religieuse. Ce qui revient à dire que, pour certaines consciences religieuses en crise, un saut historique est toujours possible qui leur permet d'atteindre les positions spirituelles autrement inaccessibles. Certes, il peut arriver que l'histoire, la tradition religieuse d'une tribu interviennent en fin de compte pour ramener et plier à leurs propres canons les expériences de certains privilégiés ; mais il n'en est pas moins vrai que ces expériences peuvent avoir une vraie valeur.

A partir de n'importe quel moment culturel, une révélation du sacré demeure accessible à la condition humaine. Ce qu'on appelle « un génie religieux » est toujours possible. Il dépend en dernière analyse de la volonté de Dieu qui veut se manifester pour une raison qui nous échappe. Les exemples qui nous sont donnés, non seulement dans le Christianisme, mais dans l'Islam, aux Indes, dans le Chamanisme sibérien sont pour nous, dans la mesure où ils sont authentiques, comme la preuve que l'Etre Suprême, Dieu, sollicite notre intelligence par sa création et le principe de causalité ; par son intervention personnelle et par sa grâce, il peut appeler certains hommes à une vie religieuse plus complète et plus parfaite, pour qu'un jour peut-être, dans le silence intérieur, l'homme

rmette au Maître d'accomplir en lui les œuvres andioses de son amour [3].

Est-ce à dire que, pour le chrétien, sa foi est la ndition suprême d'une expérience authentique des ystères et des profondeurs de Dieu ? Condition inemment privilégiée, sans aucun doute; mais pas ndition absolument exclusive. La théologie cathoue enseigne communément que la croyance excite en un Dieu Un et Rémunérateur, — laquelle ut à son tour se revêtir de multiples formulans déficientes — peut entraîner, si rien ne la ralyse, la croyance *implicite* aux mystères révé. Et s'il est vrai que Dieu ne cesse d'offrir sa âce actuelle à toute âme en ce monde, il en sulte qu'une âme droite, à quelque climat relieux qu'elle appartienne, *peut* être en état de âce. Un pas de plus : si la vie mystique est bien développement suprême — ce qui ne veut pas re fréquent — de la vie de la grâce, on peut mettre que telle ou telle âme serait, au plus cret d'elle-même et à son insu, le sujet d'une ystérieuse grâce du Christ agissant ainsi à disnce, pour pénétrer le cœur et le conformer à mour divin. Jusqu'où peut alors aller l'expérience l'union, c'est un problème de théologie qui n'a s sa place ici. Mais, à lire les témoignages de certins grands mystiques non chrétiens, on se prend songer qu'ils ont *peut-être* été prévenus de quele grâce surabondante, dans la mesure même où r foi explicite ne pouvait que s'arrêter, éblouie seuil du mystère [4].

Ainsi peut-on conclure que le sentiment relieux qui se trouve au fond de tout homme, et qui xplicite dans la religion, trouve sa racine d'ard dans l'emploi, spécifiquement humain, du incipe de causalité : de la vue de la création, omme remonte à l'idée du Créateur. Mais ceci serait sans doute pas suffisant. Il faut admettre vant des faits « mystiques », que les historiens s religions croient constater qu'il y a eu et qu'il a, de par le monde, des génies religieux auxels Dieu peut se révéler, qui ont eu l'évidence sacré et qui, devant cette évidence, se sont faits serviteurs et les prophètes de ce Dieu que d'aus âmes plus matérielles ne percevaient pas, et ils ont par conséquent leur place dans l'origine les développements de la religion.

Quel sera ce Dieu primitif, conclusion de la rai humaine à son éveil, conclusion également de première expérience « mystique » de l'homme ? ne peut être autre chose qu'un Dieu UN, Créar du Monde et Maître tout-puissant. C'est celuilà même que S. Paul, dans l'Epître aux Hébreux appelait le Dieu un et rémunérateur (xi, 6). Ce même saint Paul nous dit (Hebr., xi, 7) : « Noé, *divinement averti* de ce qui n'était pas encore visible, saisi d'une crainte religieuse, construisit l'arche pour sauver sa famille... Il devint héritier de *la justice qui s'obtient par la foi*. »

* *

BIBLIOGRAPHIE

R. ALLIER : *La psychologie de la conversion chez les peuples non civilisés*, Paris, Payot, 1925 ; — *Magie et religion*, Paris, Berger-Levrault, 1935.

R. BASTIDE : *Eléments de Sociologie religieuse*, Paris, A. Colin, 1935.

H. BERGSON : *Les deux sources de la Morale et de la Religion*, Paris, P.U.F., 2e éd. (1952).

M. BLONDEL : *L'Etre et les Etres*, Paris, P.U.F., 1935.

R. CAILLOIS : *L'Homme et le Sacré*, Paris, P.U.F. 1939.

C. DAWSON : *Progrès et Religion*, Paris, Plon, 1935.

GARRIGOU-LAGRANGE : *Dieu, son existence et sa nature*, Paris, Beauchesne.

GEIGER : *Les chemins de l'Homme vers Dieu*, dans « Chercher Dieu », Paris, 1886.

GRAEBNER : *Das Weltbild der Primitiven*, Munich, 1924.

R. JOLIVET : *Etudes sur le problème de Dieu dans la philosophie contemporaine*, Lyon, Vitte, 1932.

VAN DER LEEUW : *L'homme primitif et la religion. Etudes anthropologiques* ; — *La religion dans son essence et ses manifestations* ; — *Phénoménologie de la religion*, Paris, P.U.F., 1940, 1948.

L. LÉVY-BRUHL : *L'expérience mystique et les symboles chez les Primitifs*, Paris, P.U.F., 1938 ; — *Carnets*, ibid, 1949.

R. LOWIE : *Traité de Sociologie primitive*, Paris, 1935.

H. DE LUBAC : *Le drame de l'humanisme athée*, Paris, Aubier, 4e éd., 1949 ; — *De la connaissance de Dieu*.

R. OTTO : *Le Sacré*, Paris, Payot, 1939.

PINARD DE LA BOULLAYE H. : *L'Etude comparée des religions*. 4e éd. Paris, Beauchesne, 1929.

W. SCHMIDT : *Der Ursprung der Gottesidee*, 10 vol. 1910-1954, Munster-in-W. ; — *Origine et évolution de la religion*, Paris, Grasset, 1931.

Les problèmes abordés dans ce chapitre ont été renouvelés par les travaux de Gardet : *L'Expérience mystique en terre non-chrétienne*, Paris, 1953.

MIRCEA ELIADE : *Traité de l'Histoire des Religions*, Paris, Payot, 1949 ; — *Le Chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, 1951.

L. GARDET ET G. LACOMBE : *L'expérience du Soi*, Paris, 1954.

A. VINCENT.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

A. de PARVILLEZ, S. J. — **Le Courage devant la vie.** — In-16 de 210 p., 495 f. — Paris, Aubier (coll. « Vie Intérieure »), 1956.

« Le courage devant la vie est aisé quand on a compris qu'elle est une ascension » (p. 201). L'auteur de *La Joie devant la mort* (cf. *Ami*, 1951, p. 240) a voulu faciliter notre « ascension » en décrivant notre voyage sur la terre, avec ses obscurités déconcertantes, la dé-

T. E. LAWRENCE, dans les *Sept Pilliers de la Sase* (Trad. par Ch. Mauvron, Paris, 1936, p. 444), onte comment à Pétra, l'ancienne capitale de la batène, il se reposait de ses fatigues en prenant bain dans une vasque d'eau fraîche : « Pendant que savourais ce bonheur, un homme en haillons, avec barbe grise et un visage taillé à coup de hache, mpa lentement le sentier. M'ayant entendu bouger, e pencha, scruta de son regard chassieux le creux mbre où derrière la brume du soleil, barbotait cette me blanche. M'ayant bien considéré, il parut satiset, fermant les yeux grommela : « L'amour vient Dieu, il appartient à Dieu et il tend vers Dieu ». et humble bédouin en savait plus sur Dieu qu'un losophe comme Spinoza.

Voir sur ce sujet Louis GARDET (dont nous citons quelques expressions) : *Expériences mystiques en e non-chrétienne*, Paris, 1953, p. 174.

couverte de la route à suivre, l'aide merveilleuse que nous apporte notre accession au plan surnaturel, enfin l'obstacle qui nous arrête, la souffrance, obstacle qui peut aussi nous servir de tremplin, si nous apprenons à en user. La pensée du but nous aidera à supporter la fatigue du voyage. « L'obéissance aux vœux profonds de notre nature, l'appel de notre destinée surnaturelle, l'amour du Christ notre compagnon de route et l'appui constant qu'il nous offre, enfin l'attrait de la récompense éternelle ; autant de motifs de confiance et d'allégresse » (p. 15).

Le don de nous-mêmes à Dieu nous permettra de nous réaliser pleinement. Nous apprendrons d'abord à le connaître. Et où le trouverons-nous, sinon dans son œuvre ? « Œuvre matérielle d'abord et c'est l'objet des sciences physiques, de l'astronomie, avec les mathématiques qu'elles supposent. Puis la vie : botanique, histoire naturelle, biologie. L'homme, étudié en son corps — physiologie, médecine — et en son âme — psychologie. Mais je dois me rendre compte de mes méthodes de travail, c'est la logique ; éprouver mes principes, c'est la métaphysique ; aborder enfin l'idée même de Dieu, et voici la théodicée. Si le Créateur a parlé, je dois rechercher sa parole, ses ordres, et je me trouve devant l'imposant édifice des sciences religieuses, exégèse, dogme, morale et droit canon, liturgie et toute l'évolution de l'Eglise. Enfin, je ne puis connaître l'homme sans être au courant de son passé, c'est tout le domaine de l'histoire. Et l'œuvre de Dieu, n'est pas seulement matière de connaissance, je dois en admirer les beautés et c'est tout le domaine de l'art... » (p. 73).

Magnifique programme d'humanisme chrétien à qui rien d'ici-bas n'est étranger et qui voit dans nos devoirs envers Dieu la condition ou plutôt la substance même de notre valeur. Il est exposé avec une grande clarté par le R. P., et aussi avec une surabondance de citations appropriées qui font de son traité une véritable anthologie. L'ensemble se lit avec intérêt et facilité ; les pages consacrées à « l'obstacle » traitent avec un rare bonheur du problème de la souffrance. Elles encourageront bien des âmes. Et plus d'un cœur sensible appréciera les « choses raisonnables » qui sont dites *in fine* sur « la souffrance des animaux ».

Pierre FOUILHE. — **Journaux d'enfants, journaux pour rire ? — In-8 de 160 p., 690 f. — Centre d'activités pédagogiques, 10 bis, rue Jean Bart, Paris-6e.**

En dehors d'articles, d'ailleurs assez nombreux, sur la question, rien n'avait paru d'aussi important depuis le travail de G. Sadoul, *Ce que lisent nos enfants*, 1936. On ne peut que féliciter l'auteur, attaché au Centre National de la Recherche scientifique, de nous apporter ici les résultats d'une enquête approfondie qui s'étend plus précisément sur les années 1936-1952. Nous avons vu, en effet, pendant ce temps, naître et proliférer toute une presse nouvelle à l'usage des enfants. Rien de commun avec celle du passé qui se trouve évoquée dans un historique particulièrement intéressant (images d'Epinal, *Semaine des enfants*, illustrée, dans les deux sens du mot, par Gustave Doré, *Magasin d'Education*, « *Journaux épatants* »). La partie vraiment originale de l'œuvre est l'étude des « héros » d'aujourd'hui, de Tarzan, de Superman, des « Western » et des « Suspense » mis en vogue Outre-Atlantique et au-delà des Alpes et infiltrés chez nous par quelques magnats industriels. Leur succès commercial est dû en grande partie à leur prix de revient très inférieur, puisque déjà amorti partiellement dans leur pays d'origine. L'auteur analyse les réactions intellectuelles et affectives de l'enfant devant son illustré, cite quelques statistiques et se réclame d'enquêtes menées dans des milieux assez limités et déjà un peu anciennes.

Intéressant par sa partie descriptive, l'ouvrage devient décevant dans ses conclusions. L'auteur semble bien prendre la défense de cette presse dans laquelle il reconnaît un *moyen éducatif* très efficace : rythmes de perception, compréhension du texte et des images. Et l'on nous assure que l'enfant, lecteur qui vit ses lectures, retrouve en Tarzan ou en Superman sa propre vie, y participe, « mais sans se compromettre ». Les éducateurs se seraient donc trompés jusqu'ici en attribuant à ces lectures une influence quelconque sur la délinquance juvénile ou sur le dégoût des livres et de la vraie lecture.

Ceci va directement à l'encontre de l'opinion communément admise par les juges de tribunaux pour enfants (ou pour grandes personnes : vg. la récente et lamentable affaire Algarron-Labbé qui vient d'avoir son dénouement devant la Cour d'Assise) et par les pédagogues les plus avertis. Feu l'abbé Bethleem avait, en son temps, constitué d'énormes dossiers sur la question. Aussi n'avons-nous pas été surpris de trouver dans les recensions de l'ouvrage des réserves assez nettes et jusque dans la très laïque *Education Nationale* (26 avril 1956).

Il est vrai qu'un récent arrêt de la Cour de Lyon donne pratiquement raison à la thèse inattendue de Pierre Fouilhé. L'Union départementale des Associations familiales du Rhône qui s'était portée partie civile contre les agissements d'une Société lyonnaise d'édition de journaux pour enfants s'est vue déboutée des fins de sa poursuite, car « lesdits récits » tout en dégageant « une atmosphère malsaine » ne tombent pas sous le coup de la loi parce qu'ils « ont généralement une fin morale ». Singulière interprétation de la loi du 16 juillet 1949, préconisée par le Garde des Sceaux M. André Marie, et complétée par le décret du 1er février 1950, qui ont fort heureusement institué une Commissions de surveillance et de contrôle des publications destinées à la jeunesse. Sur toute cette affaire M. Antoine Lestra a fait entendre la voix du bon sens dans *La Croix* du 1er avril dernier.

A qui douterait encore de la malfaisance des « comics », et dès leur pays d'origine, conseillons la lecture de la p. 5 de *La France catholique* du 10 février 1956. M. Eudes de la Potterie a mis une légère sourdine aux « déductions » de M. Fouilhé dans un article sur « Le marché de la presse enfantine en 1956 » paru en tête de la revue *Educateurs* (janvier 1956) mais son effet est gâté par le compte rendu final qui passe condamnation.

On trouvera les directives catholiques dans l'affiche sur les *Illustrés pour enfants*, éditée par *Livres et Lectures*, 184, avenue de Verdun, à Issy-les-Moulineaux, et constamment tenue à jour ; dans le tract « Journaux d'enfants », publié en déc. 1955 par l'A.C.G.F., 98, rue de l'Université, Paris-7e ; dans la brochure *Choisir leurs journaux*, réalisée par le Comité catholique de l'enfance, 56, rue de Rennes, Paris-6e ; dans le répertoire dressé par Sœur Marie-Emilie, sous le titre *La grande misère des journaux d'enfants* (appréciation de quelque 70 journaux), en vente chez l'auteur, Institut de l'Enfant-Jésus, Nivelles, Belgique, 15 fr. belges (paru d'abord dans *La Revue nouvelle*, 15 juin et 15 juillet 1949). — Il y a là une question primordiale pour l'enfance chrétienne, pour l'avenir même de notre race. Parents et éducateurs doivent reconnaître et chasser le loup, même s'il revêt une peau de brebis.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 26 junii 1956

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : **A. BORDET**

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)